

Jonathan Chardin

Les Invisibles

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Jonathan Chardin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

I. L'ODYSSEE

Allongé sur un lit de pierre, le jeune Oleksander Markov contemplait le plafond de sa mesure comme un artiste : il le réinventait au gré de sa fantaisie. Il y peignait des anges et des dieux, parfois des personnages issus de ses contes préférés. Surtout, il y dessinait le visage de la belle Maria, qui le tenait en vie. Mais, l'holodomor ne lui laissait que bien peu d'énergie : son père l'avait quitté au début de cette année 1933, à force de s'être épuisé pour un kolkhoze qui, ne rapportant pas suffisamment à l'Etat, l'avait contraint à travailler trop durement, sans tracteur et sans espoir, et quelques semaines plus tard sa mère à son tour avait renoncé à la vie parce qu'on lui avait tout pris et qu'elle avait faim, en sorte qu'il devait subvenir seul à ses besoins, et n'y parvenait pas. Avec la collectivisation, Staline était parvenu à révéler les tréfonds les régions les plus sombres, les plus basses de l'âme humaine, à métamorphoser des hommes en bêtes sauvages – et à devenir lui-même la pire de toutes. L'Ukraine était la maudite, la terre honnie qu'il fallait détruire par la faim, dans une URSS qui souffrait déjà elle-même de ce mal. Mais Oleksander, lui, semblait avoir échappé à cette malédiction collective, et il le devait sans doute à son innocence, à cette candeur qui définit parfois les esprits

les plus simples, à son amour pour Maria également, et, peut-être, à l'en croire, aux esprits invisibles qui le protégeaient. Il n'avait pas même cherché, comme tant d'hommes et de femmes l'avaient fait, à fuir le pays, avant finalement que le régime ne dressât une liste noire interdisant à certains de prendre le train. Il n'y a point d'exode pour les bienheureux.

De même que le Politburo, le conseil central du Parti Communiste, accusait certains responsables de la ruine du pays, l'on disait au village que c'était à cause de ce grand gaillard dégingandé, trop stupide pour comprendre la tragédie dont souffraient les Ukrainiens, que le Staline vouait aux gémonies toute la population paysanne. Moi, je dis qu'il la comprenait mieux que quiconque. Il la comprenait dans son corps squelettique, dans son cœur qu'un triste visage attristait tout autant, dans la voix étranglée d'un enfant qui priait pour vivre encore un peu. Mais Oleksander ne se défendait pas. La plupart du temps, il ne savait même pas qu'on l'attaquait : il voyait encore des hommes, des innocents dans chaque villageois, alors que la plupart d'entre eux n'y voyaient plus que des ennemis, des cadavres, du gibier. Beaucoup d'Ukrainiens, à cause de la faim, étaient devenus fous. Lui, non, malgré ce qu'en disaient les mauvaises langues. La pensée de voler ou de manger quelqu'un ne franchissait même pas les fenêtres de sa conscience. Ou bien alors, s'il faut qu'il ait été fou, sa folie fut la plus inoffensive que j'ai vue, et la plus

joyeuse. Il pouvait, certes, être traversé parfois par des émotions très noires, mais elles ne s'imprimaient jamais profondément en lui : comme des virus dont les anticorps de son âme triomphaient très vite, elles le transperçaient sans laisser de cicatrices : il ne permettait pas que la moindre blessure vînt ternir le regard si particulier qu'il portait sur le monde. Non, vraiment, pour moi c'était un artiste, un poète avec une âme d'enfant. Le fou a oublié ce qu'est le monde, et les hommes pour lui sont des étrangers. Lui, sans le savoir, il réinventait le monde, et dans ce monde, chaque homme était un ami.

Et puis, au centre de ce monde, comme le principe de toute son existence, il y avait le visage affectueux de la belle Maria. Or, depuis quelques jours une idée hantait son esprit : il voulait rendre visite à Maria car, au fond, on n'est libre qu'en présence de ce qu'on aime. Et puisqu'il était depuis si longtemps prisonnier de cette maison, de sa solitude, de cette mort lente qui l'empoisonnait, il voulait désormais leur échapper, et ne pouvait le faire qu'en retrouvant Maria.

« Maria a quitté le village depuis l'année dernière : il faut donc bien qu'elle soit rentrée chez elle, méditait-il, et lorsque je serai arrivé, je lui donnerai comme offrande cette montre que je tiens de mon grand-père et qui est avec elle, tout ce qui me reste. Cela lui fera certainement plaisir. Et si elle ne sait pas lire l'heure, eh bien, je lui ferai don au moins de mon amour. Cela nous fera certainement plaisir, non ? »

Il quitta donc son lit de mourant, se dressa sur ses jambes mangées par la faim, et sortit, sourire aux lèvres, et la pensée fixée sur sa destinée.

« Eh bien, argua-t-il en songeant qu'il lui fallait d'abord rejoindre Kiev, puis traverser une partie de la ville, cela fait un sacré voyage ! »

Que le lecteur à présent me permette de m'effacer un moment et de laisser à Oleksander le soin de raconter lui-même son odyssee.

Lorsqu'il sortit de la mesure, il marcha. Le ciel se mit à ronronner et une femme embrassait un arbre. Ce devait être une bonne paysanne pour protéger ainsi Mère Nature ! Et cet homme, à quelques mètres de là, s'occupait satisfait à jouer avec une main et à la porter à sa bouche. Celui-là est bienheureux qui aime ce qu'il fait ! Mais, il ne fallait pas trainer. Il restait tout un monde à traverser avant de gagner la maison de Maria. Ah ! s'il avait un cheval ! Un cheval noble comme Rossinante, rapide comme Veillantif ! Mais ici les chevaux étaient morts, ou bien des gens les avaient emportés. Certains paysans survivaient encore grâce à une vache. Seulement, une vache, cela court bien moins vite qu'un cheval.

Et Oleksander, à mesure qu'il pensait, supportait stoïquement la douleur des cailloux qui mordaient ses pieds nus. Bientôt il rejoignit la route qui montait vers la capitale. Le vent se levait, un vent de liberté qui soufflait dans ses cheveux et qui lui inspira le désir de danser,

comme pour s'envoler, pour s'élever dans les airs. Les forces qui lui restaient ne lui permettaient guère que d'agiter mollement ses bras maigres, mais c'était assez pour danser parmi les oiseaux et les anges : celui qui veut voler avec les anges, les anges le portent ! Et il était ainsi, au milieu de la route, fixant ce point d'horizon où l'attendait sans nul doute son but, sa quête, son accomplissement, formant autour de lui un nuage de poussière et de joie. Car c'est la joie qui le faisait voler. Qui en effet eût été assez ridicule pour s'imaginer que ses bras seuls pouvaient le faire décoller ! Soudain pourtant il se sentit brisé. Le bruit violent du klaxon d'une voiture de brigade, comme un coup de fusil, le fit retomber à terre. Mais, Dieu soit loué, la blessure qu'il reçut de ce klaxon ne suffit pas à le briser : il ne fut pas arrêté et put donc repartir de plus belle vers la capitale.

Après quelques minutes de marche, il se mit à pleuvoir. A cet instant il se rappela ce que ses parents jadis lui avaient dit, que les gouttes de pluie sont les larmes des anges. Alors il adressa quelques mots au ciel triste et se mit à pleurer avec les anges, sans comprendre pourquoi ils étaient si chagrins, puisqu'il était en train de marcher vers la liberté. Un kolkhoznik qui rentrait de la ferme voisine, voyant le malheureux, s'approcha de lui.

« Eh ! qu'est-ce qui se passe mon garçon ? »

Mais Oleksander pleurait encore et marchait encore en direction de sa liberté. Pourtant, lorsqu'il ramena son

regard vers le lointain horizon et qu'il vit le soleil là-bas descendre sur Kiev, il sut que les anges ne pleuraient que parce qu'il devait traverser une longue épreuve avant d'atteindre son objectif. Aussi leur lança-t-il en manière de prière :

« Non, n'ayez pas d'inquiétude pour moi, je suis heureux de faire ce chemin ! »

Et même si les anges ne cessèrent pas de pleurer pour autant et que le brave fermier s'était envolé, Oleksander, quant à lui, goûta pour la première fois au plaisir immense de marcher sous la pluie. Il fut béni, et dans sa félicité, il avança avec la force des dieux. La pluie avait fini par absorber la route, les blés pourrissants du bas-côté de la route, et presque aussi cette femme aux traits défigurés qui, accroupie dans les champs, faisait des choses curieuses auprès du corps immobile d'un enfant.

« Mais, nom de Dieu, ne me regarde pas ! grogna-t-elle en apercevant le jeune homme. Fous le camp ! »

Oleksander, effrayé, tenta de courir pour échapper à la colère de cette créature en qui, il lui fallut bien le reconnaître, il eut un peu de mal à voir une femme. Lorsqu'il se fut enfui si loin que le brouillard qu'avait levé la pluie le rendit invisible, il scruta la diablesse qui, pareille à un animal satisfait, disparaissait vers le village, un sac sous le bras contenant ce qui devait être des restes humains. Il l'observa qui semblait surveiller les alentours afin de s'assurer que personne ne pût

l'identifier, et il jugea que rien, depuis le début de son odyssée, n'avait été plus invraisemblable, plus fabuleux que cet être-là qui s'amusait à démembrer des corps. Il réalisa alors très logiquement qu'il avait agi fort sagement en s'éloignant d'elle au plus vite, sans quoi il aurait peut-être dû lui aussi lui donner ses bras et sa jambe. Or, sans jambe ni bras, il n'aurait jamais pu retrouver Maria ! Et dans son raisonnement, il vit qu'il était, finalement, bien plus riche qu'il le croyait d'abord : il avait un corps pour marcher vers Maria, et il avait un esprit pour y penser.

Dès lors il marcha sans plus se retourner, guidé par la lumière de Kiev devant lui, si lointaine encore, et si présente déjà, et la sensation qu'il avait parfois qu'elle s'éloignait à mesure qu'il avançait ne faisait que renforcer sa détermination et sa joie : une princesse ne se laisse point approcher si aisément ! Il voyait ses cheveux dans la lumière, il distinguait sa voix dans le crépitement de la pluie. Oui, c'était bien sa voix qui parlait avec les anges. Mais il y en avait d'autres. Il ne sut pas d'abord à qui appartenaient ces chuchotements pourtant familiers, tant ils étaient lointains et se confondaient avec celui de Maria.

« Papa ? Maman ? » interrogea-t-il un peu par hasard, surtout par espoir, et comme les voix continuaient et paraissaient même se rapprocher, il en déduisit qu'il s'agissait bien d'eux. Alors il laissa échapper un rire merveilleux, inattendu, un rire qui contestait le